

Puisqu'on ne peut être  
universel

en sachant tout ce qui se peut savoir sur tout,  
il faut savoir peu de tout.

Car il est plus beau  
de savoir quelque chose de tout  
que de savoir tout d'une chose;  
cette universalité est la plus belle.

Certains auteurs,  
parlant de leurs ouvrages, disent :  
« Mon livre, mon commentaire, mon  
histoire, etc. » [...]

Ils feraient mieux de dire :  
« Notre livre, notre commentaire, notre  
histoire, etc. »

vu que d'ordinaire il y a plus en cela  
du bien d'autrui que du leur.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ?  
n'en dites pas.

\*

\*\*

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

La science des choses extérieures  
ne me consolera pas  
de l'ignorance de la morale,  
au temps d'affliction;  
mais la science des mœurs  
me consolera toujours  
de l'ignorance des sciences extérieures.

Quand on lit trop vite  
ou trop doucement,  
on n'entend rien.

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tout que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tout lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. [...] Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?

**[...] Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.**

**La chose la plus importante à toute la vie  
est le choix du métier :  
le hasard en dispose.**

La coutume fait les maçons, soldats,  
couvresseurs.[...]

Dire la vérité est utile à celui à qui on la dit,  
mais désavantageux à ceux qui la disent  
parce qu'ils se font haïr. [...]

L'homme n'est donc que déguisement, que  
mensonge et hypocrisie,  
et en soi-même et à l'égard des autres.  
Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité,  
il évite de la dire aux autres.



Je mets en fait que, si tous les hommes  
savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il  
n'y aurait pas quatre amis dans le monde.

Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir :  
comme on aime un livre, on le lit,  
lorsqu'on devrait faire autre chose.  
Mais, pour s'en souvenir, il faut se proposer  
de faire quelque chose qu'on hait;  
et lors on s'excuse  
sur ce qu'on a autre chose à faire,  
et on se souvient de son devoir  
par ce moyen.

Quelle vanité que la peinture,  
qui attire l'admiration  
par la ressemblance des choses  
dont on n'admire point les originaux !

**Tout le malheur des hommes  
vient d'une seule chose,  
qui est de ne savoir pas  
demeurer en repos, dans une chambre.**

L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son mérite; et tout son devoir est de penser comme il faut.

[...] Or à quoi pense le monde ?

Jamais à cela; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

**Le nez de Cléopâtre :  
s'il eût été plus court,  
toute la face de la terre aurait changé.**

Les misères de la vie humaine  
ont fondé tout cela : comme ils ont vu cela,  
ils ont pris le divertissement.

\*

\*\*

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la  
misère, l'ignorance,  
ils se sont avisés, pour se rendre heureux,  
de n'y point penser.

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.



L'immortalité de l'âme  
est une chose qui nous importe si fort,  
qui nous touche si profondément,  
qu'il faut avoir perdu tout sentiment  
pour être dans l'indifférence  
de savoir ce qui en est.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela, je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. [...] »

Qui souhaiterait d'avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière ?

qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires ?

qui aurait recours à lui dans ses afflictions ?

La sensibilité de l'homme aux petites choses  
et l'insensibilité pour les grandes choses,  
marque d'un étrange renversement.

Un homme dans un cachot,  
ne sachant si son arrêt est donné,  
n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure  
suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer,  
il est contre nature qu'il emploie cette heure-là, non à  
s'informer si l'arrêt est donné,  
mais à jouer au piquet. [...]

Ainsi, non seulement le zèle de ceux qui le cherchent  
prouve Dieu,  
mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas.

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédant et suivant, le petit espace que je remplis et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ?

\*

\*\*

**Le silence éternel de ces espaces infinis  
m'effraie.**

**Deux excès :  
exclure la raison,  
n'admettre que la raison.**

**\***

**\*\***

**Le cœur a ses raisons,  
que la raison ne connaît point.**

# **L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant.**

Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui; l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

L'homme n'est ni ange ni bête,  
et le malheur veut que  
qui veut faire l'ange fait la bête.



Les hommes sont si nécessairement fous,  
que ce serait être fou  
par un autre tour de folie,  
de n'être pas fou.